

Discours prononcé aux Ecoles de Médecine pour l'ouverture solennelle du cours de chirurgie, le dimanche 27me novembre 1757 / [Antoine Petit].

Contributors

Petit, Antoine, 1718 or 1722-1794.
Ecole de médecine de Paris.

Publication/Creation

Paris : Widow of Quillau, 1757]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hvgmenpy>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

H. L. P. 18
25541
L. 2572

DISCOURS

PRONONCÉ AUX ECOLES
DE MÉDECINE
POUR L'OUVERTURE SOLEMNELLE
DU COURS
DE CHIRURGIE.

Le Dimanche 27^{me} Novembre 1757.

*Par M. ANTOINE PETIT, Docteur-Régent
de la Faculté de Médecine de Paris, & Profes-
seur de Chirurgie en Langue Française.*

Si quid novisti rectius istis
Candidus imperti, si non, his utere mecum.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30367268>



DISCOURS

SUR

LA CHIRURGIE.



L est des tems, MESSIEURS, où chez toutes les nations & surtout chez les François, certains Arts, certaines Sciences prennent faveur & s'attirent une consideration universelle ; par une suite toute naturelle, les graces, les honneurs & les dignités sont prodigués à ceux qui les professent ; les hommes aiment à décorer ce qu'ils estiment, ils semblent vouloir par-là justifier le cas qu'ils en font.

Depuis environ vingt ans la Chirurgie & les Chirurgiens jouissent parmi nous de tous ces avantages : la Faculté de Médecine le voit avec plaisir : elle applaudit plus sincèrement qu'on ne pense à l'illustration de cet Art salutaire,

Mais c'est une chose d'expérience & d'ailleurs fondée en raison, que les honneurs & les autres biens acquis à titre de récompense des services & du mérite, ne se conservent d'ordinaire (au moins avec dignité) que par les mêmes moyens qui ont servi à les acquérir : le nouvel état de la Chirurgie en France est le fruit des travaux & de la noble émulation des Chirurgiens, il ne sçauroit donc subsister qu'autant que les Maîtres de cet Art se rendront aussi utiles à la Société qu'il est possible qu'ils le soient : or, sont-ils parvenus à ce point désiré ? La plus grande partie d'entre eux s'en flatte & le croit de bonne foi : & sur leur rapport, le Public se l'est aussi persuadé : il y a mille choses qui ne sont pas mieux fondées, & qu'à force d'entendre repeter, on croit très-véritables : l'empire de l'habitude & de l'autorité est plus étendu qu'on ne pense.

J'ai dû, par état, examiner cette matière ; je l'ai fait avec attention ; & non seulement je me suis convaincu de la fausseté de l'opinion reçue, mais j'ai crû m'appercevoir encore que jusqu'à ce jour, la séparation elle-même de la Chirurgie d'avec la Médecine loin d'avoir servi au bien de l'humanité, lui avoit au contraire toujours été très-nuisible. C'est ainsi qu'en dissipant une erreur on est étonné de découvrir de grandes vérités qui, pour ainsi dire, se cachent derrière son ombre.

Mais est-il possible que les hommes si attentifs & si connoisseurs, quand il s'agit de leurs intérêts, se soient tous trompés sur un article aussi délicat ? Est-il possible que ce partage, qui subsiste depuis tant de siècles, soit vicieux de sa nature & nuisible en soi ? Je n'ai garde de le prétendre, MESSIEURS, il n'est devenu tel que par le grand nombre d'abus qui se sont glissés dans l'exercice de l'art de guérir, qui dominent aujourd'hui & qu'il faudroit détruire pour rendre cet établissement à sa première & véritable destination, c'est-à-dire, pour en tirer tout l'avantage qu'on a droit de s'en promettre.

Je n'ignore pas combien il est difficile de détruire les préjugés établis & combien il est dangereux de les attaquer ; eussiez-vous les vues les plus pures & les plus droites la malignité ne manquera pas de vous en prêter d'obliques & d'intéressées : presque tous les Philosophes, qui ont éclairé l'univers, ont été les martyrs de l'humanité, & l'exemple de Socrate a droit d'effrayer ceux qui seroient tentés de marcher sur ses traces.

Dans le dessein que j'ai formé de mettre sous vos yeux & de

combattre cette foule d'abus & de préjugés, qui, jusqu'à présent, nous ont empêché de recueillir aucun bien du partage de la Médecine, ces considérations seroient capables de m'arrêter, si l'amour de ma patrie n'avoit dès mes plus jeunes ans gravé dans mon cœur cette maxime, que quiconque est capable de songer à son avantage particulier, quand il s'agit de l'utilité publique, n'est pas digne du nom de citoyen.

Je suis d'ailleurs convaincu que la vérité a des droits imprescriptibles, qu'on ne doit point se lasser de la montrer dans tout son jour, & qu'enfin il vient un tems où elle triomphe.

Ce tems heureux paroît s'approcher parmi nous : insensiblement notre nation secouë le joug gothique & barbare, sous lequel elle a gemi si long tems : le génie philosophique se répand & gagne de toutes parts : on commence à se piquer de patriotisme : on s'occupe d'objets utiles, d'agriculture, de navigation, de commerce, de population. La juste administration des secours de la Médecine seroit-elle donc un objet moins intéressant ? Elle sembleroit au contraire devoir par préférence mériter notre attention ; conserver sa vie est le plus important des objets qui ont droit de nous affecter, & la santé est la vie de la vie même.

Le sujet que je me propose de traiter est sec & peu susceptible d'agrémens ; mais je le préfère parce qu'il intéresse tout le genre humain : ce n'est point un discours d'apparat que vous allez entendre, MESSIEURS, je n'aspire point à la gloire de passer pour orateur : je n'ambitionne que le titre de citoyen ; si j'avois à parler à des enfans, je chercherois peut-être à les amuser : mais ayant affaire à des hommes, je ne dois songer qu'à les intéresser & les instruire ; que ne puis-je leur dire comme Themistocles aux habitans d'Andros : *Je viens à vous accompagné de deux puissantes divinités la persuasion & la force.*

Je n'affecterai point ici le ton puérilement modeste de nos faiseurs d'harangues : ceux-là seuls doivent trembler, qui guidés par la vanité ne paroissent en public que pour y faire étalage d'esprit & mandier des applaudissemens : un motif si frivole ne m'a point conduit : qu'aurois-je à redouter ? En m'acquittant d'un devoir indispensable, je ne songe qu'à servir ma patrie ; c'est la cause de l'humanité que je viens plaider devant vous : faute de talens je pourrois bien manquer mon objet : mais je connois assez mes concitoyens pour être sûr, qu'au moins ils loueront mes efforts & me sçauront gré de mon zèle.

J'entre donc avec confiance en matière, & je me propose de prouver dans la première Partie de ce Discours, que la séparation de la Chirurgie d'avec la Médecine est en elle-même utile & nécessaire; & faisant voir dans la seconde quels sont les abus qui l'ont renduë nuisible au bien de la Société, je proposerai les moyens de les faire cesser.

P R E M I È R E P A R T I E.

TELLE est, MESSIEURS, la fatalité attachée aux choses humaines, que nulle d'elles n'est absolument exempte de quelque alliage d'imperfection: tout est ici bas mêlé de bien & de mal: le plus beau ciel n'est pas sans nuage; le plus grand homme a ses foiblesses, & souvent la fleur qui nous frappe davantage par l'éclat de ses couleurs & l'élégance de sa forme exhale une odeur forte & désagréable: les siècles les plus distingués par l'esprit philosophique ont subi la loi commune: ils ont leur tache: c'est le gout des paradoxes; celui dans lequel nous vivons n'en est pas moins infecté que ceux qui l'ont précédé, peut-être même l'est-il un peu davantage: ne nous étonnons donc point qu'il s'y soit trouvé des écrivains, qui ayent prétendu que le partage de la Médecine d'avec la Chirurgie étoit mauvais de sa nature: qu'il étoit impossible d'en tirer aucun avantage, & que, par conséquent, il falloit le faire cesser & réunir deux professions qui n'étoient point faites pour être séparées.

Or, cette opinion a séduit bien des gens d'esprit, & rien de si commun que d'entendre dire qu'il vaudroit beaucoup mieux que le même homme fût en même tems Médecin & Chirurgien; que ce seroit une consolation pour un malade de concentrer toute sa confiance dans un seul objet; que l'exercice de l'art de guérir en seroit plus sûr, plus prompt, moins dispendieux: qu'on ne verroit jamais s'élever de ces contestations indécentes, qui troublent le malade, inquietent les assistans, dérangent quelquefois l'administration des remèdes, aggravent souvent les maladies & tournent toujours au désavantage des citoyens & de l'Art lui-même, qu'enfin la chose est praticable, puisque dans l'antiquité elle étoit constamment en usage.

Ces discours sont spécieux, je l'avoue; mais examinons la chose de plus près, & je suis persuadé que loin de convenir qu'il faille réunir & confondre les professions de Médecin & de Chirurgien,

nous ferons convaincus au contraire que leur séparation est nécessaire & fondée sur les principes les plus certains du bien public.

D'abord ne souffrons pas qu'on nous fasse illusion en nous offrant le partage de la Médecine comme une règle de discipline ecclésiastique, & comme une suite de la maxime *ecclesia abhorret à sanguine* : il est vrai que plusieurs conciles ont interdit aux Clercs l'exercice de la Chirurgie, & même celui de la Médecine aux réguliers ; mais ces reglemens, dont on ne sçauroit trop louer la sagesse, quand on en connoit les motifs respectables, n'ont certainement point opéré la séparation de la Médecine d'avec la Chirurgie, puisqu'elle existoit plusieurs siècles auparavant, dès le tems d'Hérophile & d'Erasistrate ; c'est encore moins cette discipline qui l'a fait subsister jusqu'à nos jours ; il y a long-tems que les Médecins contens d'être utiles se renferment dans les bornes de leur état, on ne les voit plus aspirer aux sublimes fonctions du Sacerdoce, & plutôt à Dieu qu'on ne vît pas davantage d'Ecclésiastiques intéressés & de Moines avars s'ingerer de contrefaire les Médecins.

Ⓔ Pour vous persuader, MESSIEURS, que la Chirurgie ne doit point être rétinie à la Médecine, je me garderai bien de vous dire que l'honneur de la profession de Médecin souffriroit de cet alliage & que la dignité de Docteur seroit avilie par la pratique des opérations manuelles : j'ai trop bonne opinion de ceux qui me font l'honneur de m'écouter, pour leur proposer de pareilles puérités ; je sçai que je parle à des hommes qui loin de trouver quelque chose d'avilissant dans tout ce qui va au bien de l'humanité, ne reconnoissent au contraire de solide, de véritable gloire que dans ce qui peut y concourir, qui pensent que, s'il est honorable de soulager les hommes dans leurs maux, il doit l'être également de le faire par ses conseils ou par le secours de ses mains, & qu'enfin il n'y a rien qui avilisse réellement que l'ignorance & le vice ; il est heureusement passé ce tems de barbarie, si honteux pour l'Europe entière, où l'on croyoit qu'il étoit de l'essence de la noblesse de ne sçavoir se servir de ses mains que pour exterminer des hommes : on se fait gloire aujourd'hui de penser que les moyens qui peuvent étendre leur félicité & resserrer la sphère de leurs maux sont tous nobles : or, la Chirurgie est un de ces moyens précieux ; elle ne peut donc qu'honorer ceux qui la professent, & le Monarque bien-aimé sous les loix duquel nous avons le bonheur de vivre, n'a fait que suivre ces principes, en accordant à plusieurs Chirurgiens distingués une noblesse parfaitement compatible avec leur état.

Ce n'est donc point par mépris pour la Chirurgie que je prétends maintenir son exercice séparé de celui de la Médecine, c'est uniquement parce que je crois que le bien public l'exige ainsi.

Certainement il est de l'intérêt des hommes d'être secourus dans leurs infirmités par des personnes autant expérimentées qu'il soit possible en Médecine & en Chirurgie; or, si l'on confond ces deux professions, les Médecins ne pourront plus se rendre aussi sçavans ni les Chirurgiens aussi habiles; en effet, n'est-ce pas un principe incontestable que l'on peut plus aisément le moins que le plus, & qu'il est d'autant plus facile d'exceller dans un art, qu'il offre moins d'objets à saisir? C'est un autre principe aussi certain que dans les arts où les hommes médiocres sont dangereux, où les fautes sont irréparables, où, comme Despreaux l'a dit de la poësie, *Il n'est point de degrés du médiocre au pire*; c'est, dis-je, un principe certain qu'on ne sçauroit trop applanir le chemin qui mène à la perfection & multiplier les moyens d'y atteindre; la Médecine est évidemment dans le cas que nous venons de dire; c'est la plus étendue, la plus difficile & surtout la plus active de toutes les sciences, elle force ceux qui la professent à l'exercice le moins interrompu du corps & de l'esprit.

Or cet exercice fourmille de détails longs, minutieux, purement d'habitude; est-il possible que le même homme occupé de ces détails, se livre en même tems aux spéculations les plus sublimes, aux recherches les plus profondes? est-il possible qu'il observe la nature, qu'il lui arrache ses secrets, & qu'il se remplisse l'esprit de cette excessive multitude de connoissances, si variées, si peu liées entre elles & dont l'assemblage est pourtant nécessaire pour former un Médecin? Il a donc fallu séparer ces deux objets: il étoit raisonnable de penser que celui qui se borneroit à l'une des parties y excellerait plus sûrement que s'il étoit contraint d'embrasser le tout: *Non omnia possumus omnes*.

Personne ne s'est encore élevé contre la séparation de la Pharmacie d'avec la Médecine, dans tous les tems, dans tous les lieux on en a senti les avantages, & l'on y a applaudi: pourquoi celle de la Chirurgie seroit-elle condamnable? Cette dernière Science est, sans contredit, plus étendue & plus difficile que la Pharmacie.

Où en serions nous, MESSIEURS, où en seroient les Sciences & les Arts si les diverses fonctions, qui y ont rapport, ne s'étoient partagées comme d'elles mêmes à différens sujets? Pensez-vous de bonne foi que le grand Descartes fût devenu si profond en géométrie,

metric, si par état il avoit été obligé de faire le metier d'arpenteur? Pensez-vous que ce livre sublime qui fait tant d'honneur à notre siècle ainsi qu'à notre nation, *L'Esprit des Loix*, eût jamais vû le jour, si le ciel avoit condamné son illustre auteur à prêter sa voix, pour discuter au Barreau les droits legitieux des particuliers? Pensez-vous que le Héros de Fontenoy eut porté si loin ses connoissances sur le grand & terrible art de la guerre, si, né dans un rang moins élevé, il n'eût trouvé de ressources que dans les fonctions de Major d'un Régiment? Enfin pour nous rapprocher davantage de notre objet, peut-il raisonnablement entrer dans l'esprit que l'immortel Boerhaave eût pû se livrer à ce travail immense, à ces méditations profondes, qui nous ont valu le traité de l'inflammation, s'il eût été contraint de passer une partie de sa vie à appliquer des cataplasmes sur des parties enflammées?

Convenons en donc, MESSIEURS, rien de mieux imaginé, rien de si nécessaire pour le bien public, rien qui favorise tant les progrès des sciences & des arts que ces distributions, & s'il est permis de parler ainsi, ces partages économiques des différens emplois de la société: par conséquent rien de si utile en soi que la séparation de la Chirurgie d'avec la Médecine.

Mais on nous objecte l'exemple d'Hippocrate qui, dit-on, sçut réunir la science & l'exercice des deux Arts, & que de tous les tems on a regardé également comme le pere de la Chirurgie & de la Médecine: mais que l'on fasse donc attention que, dans ses commencemens, l'Art étoit borné & bien différent de ce que nous le voyons aujourd'hui; il n'en est pas des Sciences physiques comme des arts de goût & de pur agrément: à peine ceux-ci commencent-ils à éclore, qu'un genie heureux les porte quelquefois au plus haut degré de perfection dont ils sont susceptibles: Homere sera peut-être toujours le plus parfait des poëtes épiques & Demosthènes le plus éloquent des orateurs: malheureusement la marche de la Philosophie naturelle est plus lente: ce n'est que du tems qu'elle peut attendre ce qui lui manque, & quoiqu'il ne se passe pas de jour, pas d'instant peut-être, qu'elle ne fasse quelques pas vers la perfection, les siècles prendront fin avant qu'elle y soit arrivée; nous devons, sans doute, beaucoup à Hippocrate; nous nous faisons un devoir de l'avouer: mais ce grand homme n'avoit que des idées très-superficielles de la structure du Corps humain, & l'anatomie est devenuë une science vaste, qui demande seule une grande application & une étude très-longue; la Physiologie, la Chimie,

ces Sciences aujourd'hui si étendues, si difficiles, lui étoient absolument inconnues; tout son sçavoir en Botanique se bornoit à la connoissance de quelques herbes des plus familières; il avoit, il est vrai, bien suivi la nature auprès des malades; ses aphorismes font encore & seront toujours des oracles: mais nous sommes aujourd'hui exposés à plusieurs maladies dont ses heureux contemporains étoient exempts: le scorbut, le rachitis, les maux vénéériens n'avoient point encore affligé la nature humaine: la découverte du nouveau monde nous a d'ailleurs enrichis d'une prodigieuse quantité d'excellens médicamens ignorés de l'antiquité, & surtout combien en Chirurgie n'a-t-on pas inventé d'instrumens nouveaux? combien n'a-t-on pas imaginé de méthodes inconnues aux siècles précédens?

Enfin, l'exemple d'Hippocrate fait d'autant moins dans la question présente, que lui-même s'étoit engagé par un serment solennel, qu'il faisoit répéter à ses élèves, de ne point pratiquer l'opération de la taille: il avoit donc jugé qu'il étoit utile de séparer au moins cette partie de la Chirurgie du reste de la Médecine.

Le premier homme qui, pour se garantir des injures de l'air & de l'intempérie des saisons, s'avisa de se bâtir une cabane, fut en même tems architecte, maçon, charpentier, couvreur, en un mot sçut se suffire à lui-même: pourriez vous exiger la même chose aujourd'hui, pour la construction seulement du moindre de vos édifices? Or, la Médecine d'Hippocrate est à celle de nos jours, ce qu'est la maison solide d'un particulier au magnifique peristyle du Louvre.

Je ne veux point vous le dissimuler, MESSIEURS, il s'est trouvé dans ces derniers tems des hommes célèbres, qui ont sçu s'illustrer également & par leurs vastes connoissances en Médecine & leur habileté en Chirurgie: la postérité n'a point encore décidé si les Fabrices d'Aquapendente, les Hilden, les Heister, les Rau, les Littre, les Hunauld & tant d'autres sçavans se sont plus distingués par les services qu'ils ont rendus à la Médecine, que par ceux que la Chirurgie a reçus d'eux: on a beaucoup fait valoir ces exemples: on a bien fait: on ne sçauroit proposer de trop beaux modèles à suivre; mais qu'en faut-il conclure? Ce que vous concluriez vous-mêmes de ce qu'on nous raconte du célèbre Pascal, qui, à peine sorti de l'enfance, sans aucun secours, enfermé seul dans une chambre étroite, avoit deviné presque tout Euclide: ce que vous-mêmes vous concluriez du fameux Pic de la Miran-

dole, qui, fort jeune encore, soutint avec succès cette thèse unique, *de omni re scibili*: &, sans sortir de cette Faculté, que concluriez-vous, je vous prie, de l'exemple du Docteur Sauvry, qui avoit écrit d'une manière supérieure sur presque toutes les parties de la Médecine, dans un âge où pour l'ordinaire on ne fait que commencer à saisir les premiers principes de cette Science? Ces hommes étoient des prodiges & les prodiges n'entrent point dans l'ordre commun des choses.

Qu'on y prenne garde d'ailleurs, un Etat n'est pas riche pour avoir un petit nombre de commerçans fameux; il l'est au contraire quand il en possède une grande quantité d'une fortune médiocre; Jacques Cœur fut le plus riche de tous les commerçans du monde, il contribua peut-être autant par ses trésors à placer le Roi Charles VII sur le trône de ses peres que les la Hire, les Xaintrailles, les Dunois & tant d'autres Héros par leur valeur; mais la France n'en étoit pas moins pauvre de son tems; pour jouir des avantages que l'on doit à la Philosophie, suffit-il à une nation de renfermer dans son sein quelques Philosophes du premier ordre? Montagne, l'inimitable Montagne, est, je ne crains point de l'avancer, le genie le plus heureux & le plus fort, qui ait écrit sur la Philosophie morale, peut-on dire que de son tems le peuple François fût Philosophe? Dans le tems que par les ordres de la Reine Marie de Médicis la Brosse élevoit l'élegant & superbe Palais du Luxembourg, les autres Architectes ne bâtissoient aux citoyens de cette capitale que des maisons incommodes, tristes & mal saines. Quelques genies supérieurs illustrent une nation: mais il faut pour la servir un grand nombre d'hommes simplement laborieux & intelligens: il ne suffiroit donc pas pour le bien public qu'il existât quelques-uns de ces hommes illustres, qui, à force de talens & de travail, seroient parvenus à posséder également la Médecine & la Chirurgie: ils ne pourroient porter leur assistance à tous ceux à qui elle seroit nécessaire, & pour une demi-douzaine de ceux-là, tout le reste surchargé par l'étude & l'exercice de ces deux Professions réunies, n'excelleroit ni dans l'une ni dans l'autre.

On a senti, MESSIEURS, la force des raisons qui militent en faveur du parti que nous défendons: on s'est avisé pour les éluder de changer la nature & le caractère de la Chirurgie: cette partie de la Médecine pratique n'est plus comme autrefois & comme la nature des choses l'exige, simplement l'art de rétablir

la santé par l'opération de la main : c'est aujourd'hui la science de guérir les maladies externes.

Mais ceux qui par esprit de parti ont enfanté cette singulière idée, en connoissent eux-mêmes tout le ridicule : ils sçavent à merveille qu'elle choque les notions les plus claires & les plus certaines, que la Médecine est essentiellement une, que c'est la science qui comprend tous les moyens de guérir & que la Chirurgie n'est qu'un de ces moyens ; aussi n'est-ce pas par des raisons qu'ils cherchent à établir cette nouveauté : ils ont présumé qu'à force de la présenter au public, ils le forceroient enfin à s'y accoutumer ; ils ont crû qu'en la glissant dans un livre fait pour transmettre à la postérité nos Sciences & nos Arts, elle pourroit passer à la faveur du respect dû à l'excellence de l'ouvrage : en quoi il y a, ce me semble, quelque chose de bien *mal-adroit* : car comme une tache paroît mieux dans un endroit éclairé que dans un lieu sombre, de même une erreur frappe davantage au milieu de mille vérités.

Enfin pour dernière ressource, ils ont prétendu qu'elle avoit été consacrée par l'autorité du souverain : j'avoue que je ne connois aucun monument émané de l'autorité royale, qui puisse donner quelque poids à cette absurde prétention : mais supposé qu'il y en eût, auroient-ils quelque effet dans un chose de la nature de celle-ci, qui ne ressortît qu'au tribunal de l'évidence ? Rien de si respectable que le pouvoir des Rois : mais quand il s'agit de l'essence des choses * ce n'est pas l'autorité, c'est la raison qui décide : celui de nos Rois qui fut le plus jaloux de sa puissance, Louis XI. fit de vains efforts pour changer seulement le nom de la ville d'Arras : l'habitude des peuples l'a fait subsister : seroit-il donc plus facile de changer la nature & l'essence même des choses ?

Concluons donc, MESSIEURS, que nous ne pouvons avoir de la Chirurgie d'autre idée que celle qu'on en a eu de tous les tems : que cette distinction de Médecine interne & externe est absurde ; que pour le commun des hommes, il est plus sûr & plus aisé de réussir dans la Médecine ou la Chirurgie séparément que dans ces deux Sciences ensemble, que par conséquent la séparation établie de ces deux professions est en elle-même très-utile & très-nécessaire : voyons maintenant quels sont les abus qui l'ont fait dégénérer, qui l'ont rendue nuisible, & cherchons les ré-

* On prouve en Philosophie que Dieu même ne sçauroit changer l'essence des choses & faire que la partie soit le tout.

13

medes qu'on peut apporter à ce mal : c'est le sujet de la seconde Partie de ce Discours.

S E C O N D E P A R T I E.

LES nouvelles institutions sont toujours brillantes dans leurs commencemens : on a pour elles une certaine ferveur qui leur donne de l'éclat ; mais insensiblement tout s'use & tout s'altère ; & que l'indolence prenne la place du zèle , que l'indifférence succède à la ferveur la plus vive ; qu'en conséquence tant d'établissmens avantageux dans leur origine dégèrent tous les jours au point de conserver à peine un reste de lustre & d'utilité : cela ne vous étonne point , MESSIEURS , l'habitude de voir ces choses vous les fait presqu'envifager comme naturelles & indispensables : mais qu'une chose utile dans son principe change absolument de nature & devienne réellement nuisible , c'est ce qui a droit de vous surprendre , & c'est cependant ce qui est arrivé au partage de la Médecine.

Il étoit fait pour hâter les progrès de cette Science & il les a retardés : il promettoit à la Société des Médecins & des Chirurgiens excellens , chacun dans leur partie , & il n'a fourni en général que des Docteurs sans expérience & des opérareurs maladroits : il devoit favoriser la juste administration des secours médicaux , il n'a servi qu'à y jeter des difficultés sans nombre , qu'à lui enlever toute sûreté , & , ce qui est plus fâcheux encore , je le dis en gemissant , il en a privé presqu'entièrement la plus grande & la plus chere partie de l'humanité.

Je vous vois fremir à ce début , MESSIEURS , & moi-même , je l'avoue , ce n'est qu'à regret que j'expose à vos yeux un tableau si desagréable & si sombre : mais dois-je vous laisser dormir plus long-tems au bords du précipice ? Et quand je puis déchirer le voile fatal dont les mains impures de l'erreur couvrent vos yeux , ne serois-je pas criminel de le laisser subsister ?

Il n'est malheureusement que trop aisé de démontrer que la séparation de la Chirurgie d'avec la Médecine s'est de fait opposée aux progrès de cet Art : on compte plus de douze cens ans depuis cette époque jusqu'au renouvellement des Sciences en Europe , & dans ce long espace de tems la Chirurgie loin de s'accroître , s'anéantit au contraire presqu'entièrement , par l'oubli profond dans lequel les découvertes des Grecs & des Arabes furent plongées.

Qu'on juge par le trait suivant du néant dans lequel cet art étoit tombé ; sous le regne de Louis XI un Franc archer de Meudon attaqué de la pierre ayant été condamné à être pendu pour les vols qu'il avoit faits, les Médecins de cette Faculté obtinrent du Roi la permission d'essayer sur lui l'opération de la taille, laquelle ayant été faite avec succès, cela fut regardé dans le tems comme une chose merveilleuse ; on en étoit venu à ce point d'ignorance d'avoir besoin d'éprouver sur des criminels condamnés à mort une opération parfaitement décrite dans Celse & que de son tems on pratiquoit presque aussi communément que de nos jours.

Voici quelque chose de plus frappant encore : quand à la fleur de son âge le Roi Louis XIV fut attaqué de la fistule à l'anüs, quoique l'opération, qui convient à ce mal, soit des plus simples, il ne se trouva cependant aucun Chirurgien en France qui scût la faire & l'on fut obligé de rassembler plusieurs personnes attaquées de la même maladie, afin que Felix alors Chirurgien du Roi tentât sur elles l'opération & s'exerçât à la pratiquer, & malgré toutes ces précautions, celle que l'on fit au Roi ne réussit qu'imparfaitement & laissa des suites fâcheuses, qui durèrent autant que la longue vie du Monarque.

Il ne faut pas s'imaginer que cette crasse ignorance fut l'inévitable effet du partage de la Médecine : nous avons prouvé qu'il devoit naturellement avoir des suites plus heureuses : si donc celles-ci ont eu lieu, cela dépendit uniquement de la manière vicieuse dont le partage fut fait.

Les Médecins, par une inconsidération impardonnable, confièrent à leurs esclaves le soin des opérations de Chirurgie : ce qu'on devoit attendre arriva : l'Art languit & se perdit enfin dans des mains si abjectes : l'honneur nourrit les Arts : l'avilissement les anéantit.

Les anciens Chirurgiens de Paris, gens libres & lettrés, auroient dû, suivant toutes les apparences, relever leur Art & l'illustrer ; mais ils se livrèrent à d'autres études : ils se piquèrent de Latin & de Philosophie, & la Chirurgie resta dans son état d'anéantissement.

Ces deux vices se succéderent l'un à l'autre : ils n'existerent que dans des tems différens, notre siècle les a malheureusement rassemblés. La plus grande partie de nos barbiers a l'ignorance des esclaves, & presque tous nos Chirurgiens lettrés négligent leurs fonctions naturelles pour courir après des objets étrangers.

Il faudroit donc pour modérer ces excès , d'une part écarter de la Chirurgie tout alliage de fonctions basses & serviles , & de l'autre forcer les Chirurgiens à ne jamais perdre de vue l'opération manuelle.

Or , on ne sçauroit exécuter ces choses qu'en introduisant universellement pour les Chirurgiens *la nécessité de l'étude des lettres* : car de la borner , comme on l'a fait à la capitale , c'est la chose la plus revoltante ; n'est-ce pas dire aux habitans des provinces que leurs vies & leur santé intéressent moins l'Etat que celles des Parisiens ?

Ainsi loin de murmurer contre la loi si sage qui vient de rappeler les Chirurgiens à l'étude des lettres , je ne me plains que de ce qu'elle est bornée à cette ville , & je fais les vœux les plus ardens & les plus sincères pour que la sagesse du Souverain l'étende à tout le Royaume entier.

Mais tout réglemeut pour être utile suppose de la bonne foi dans l'exécution : il est clair que celui-ci ne seroit d'aucun avantage , si , feignant d'y satisfaire, les Chirurgiens après avoir produit en public un Candidat , pour y estropier en begayant quelques mots Latins qu'on lui souffle , recevoient comme Chirurgien lettré un homme qui sçauroit à peine rendre les premières idées de son art dans sa langue maternelle.

Le croiroit-on ? nous serions trop heureux, MESSIEURS, si le ralentissement des progrès de la Chirurgie étoit le seul préjudice, que l'Etat eût souffert du vice qui s'est glissé dans la séparation de cet Art d'avec la Médecine ; nous avons à lui reprocher des maux bien plus graves ; il a privé la Société de Médecins expérimentés , pour la surcharger d'une multitude innombrable de Chirurgiens sans talens & sans connoissances. Il ne faut pour se convaincre de cette fâcheuse vérité que jeter un moment les yeux sur l'état présent des choses.

Depuis qu'en France les Barbiers se sont emparés de la Chirurgie , ils ont fait descendre cette Profession dans la classe des métiers les plus communs , & comme c'est le propre de ces sortes d'états de fournir un débouché facile & sûr pour une infinité de citoyens nés sans biens & dont l'éducation a toujours été fort négligée , il est arrivé qu'une très-grande quantité de ces hommes s'est jettée dans la Chirurgie : en conséquence de quoi le nombre des Chirurgiens s'est multiplié beaucoup au delà du nécessaire & l'Etat s'en est , pour ainsi dire , trouvé inondé ; or , il a fallu que ce

déluge de gens rendus inutiles par leur excessive multiplication trouvât les moyens non seulement de subsister, mais encore de fournir à une sorte de luxe (tout état à le sien) : il s'en manque beaucoup que la Chirurgie puisse les offrir ces moyens : cette Profession ne sçauroit occuper qu'un assez petit nombre de sujets ; la nécessité a donc forcé les Chirurgiens à jeter la faux dans la moisson d'autrui : ils ont cherché dans l'exercice de la Médecine une subsistence que leur propre état leur refusoit.

Il en a dû coûter sans doute à d'honnêtes gens de s'emparer sans aucun droit du champ d'autrui : il est naturel de présumer que les premiers Chirurgiens, qui se sont ingérés d'une profession qu'ils n'avoient point étudiée, qui leur étoit interdite par les loix & qui met celui qui l'exerce sans science & sans caractère dans le cas de commettre des homicides journaliers & par conséquent d'être une peste publique, il est, dis-je, à présumer qu'ils ne l'ont fait qu'en tremblant, avec modération, & maudissant tout bas la malheureuse nécessité qui les y contraignoit.

Mais ces tems sont bien changés : comme il n'y a point de désordre avec lequel, à la faveur de l'impunité, on ne se familiarise à la longue, les Chirurgiens d'aujourd'hui regardent la Médecine comme leur domaine ; ils l'exercent publiquement sans droit & sans connoissance : les loix & l'honneur se taisent, personne ne s'avise seulement de songer à l'énormité du désordre, personne ne prend garde au grand nombre de citoyens à qui il en coûte la vie tous les jours.

Or, les Médecins privés de leurs fonctions par l'avidité des Chirurgiens, ne sçauroient se perfectionner dans une science, qui demande absolument une expérience que la pratique peut seule donner : car ce n'est pas assez de posséder les principes de cette science salutaire, il faut encore, & c'est ce qu'il y a d'excessivement difficile, il faut en sçavoir faire l'application sur les malades, : c'est là ce qui caractérise le vrai Médecin ; c'est ce talent qui a consacré les noms des Baillou, des Fernel, des Houllier, des Duret, & de tant d'autres Docteurs de cette illustre Faculté. Or, personne n'en disconvient, on ne peut acquérir ce talent si nécessaire, qu'en s'y exerçant de bonne heure, qu'en s'y appliquant avec une extrême attention, une patience à toute épreuve, & pour ainsi dire avec opiniâtreté ; comment voulez-vous que les jeunes Médecins le fassent ? Ce n'est que chez le peuple qu'ils pourroient se livrer à cet exercice, & les Chirurgiens sont

en

en possession de les en écarter. Leur jeunesse, ce tems si précieux pour l'étude, se passe donc loin des Malades, & par conséquent en pure perte pour eux & pour la Société; & quand, dans un âge plus avancé, le public les appelle à son secours, plusieurs d'entr'eux, faute de pratique, ont eu tout le tems d'oublier ce qu'ils avoient appris de leurs Maîtres; & ceux qui par bonheur s'en souviennent encore, commencent trop tard à en faire usage, & ne parviennent que rarement à exceller dans une profession, où les hommes médiocres sont souvent bien dangereux.

Ce n'est pas la seule connoissance des regles du dessein & des proportions, qui fait les Peintres & les Sculpteurs: sans un long & sçavant exercice, les le Sueur, les le Brun, les Mignard, les Puget & les Girardon, n'auroient point été l'ornement de leur siècle, l'honneur de leurs Arts & celui de notre Nation.

Pendant que les Chirurgiens s'occupent des fonctions étrangères, & qu'ils enlèvent aux Médecins les moyens d'acquérir l'expérience que leur état exige, ils perdent de vue leur Art lui-même; & quand il s'agit d'une opération un peu grave, leur inexpérience les force d'avoir recours à quelques-uns de ces hommes distingués, qui ont sçu se préserver de la contagion commune, qui se sont bornés à leur état, & à qui le public, pour récompense de leur mérite, donne à juste titre sa confiance.

Un Voyageur qui, pour apprécier les richesses d'un Etat ne considéreroit que le faste effrené de la Capitale, s'y prendroit sans contredit fort mal; il faudroit, pour en porter un jugement sain, qu'il en parcourût les Provinces, & qu'il vît la misère qui le plus souvent régné dans les campagnes. De même un homme qui jugeroit de l'état de la Chirurgie en France, par celui où nous avons l'avantage de la voir à Paris, entre les mains de plusieurs Chirurgiens célèbres, se tromperoit certainement beaucoup. Mais qu'il le considère partout ailleurs, hors de cette Ville, il ne manquera pas d'en prendre une juste idée, & de convenir de la vérité de ce que nous venons d'avancer.

Pour que dans un Etat le nombre des Médecins & des Chirurgiens fût en proportion des besoins, celui des premiers devroit être très-grand: les maux qui demandent le secours de la Médecine, sont très-fréquens & multipliés à l'infini. Il faudroit que celui des derniers fût fort petit: les cas chirurgicaux ne sont pas communs. Or, le contraire s'est fait parmi nous: & pour comble de desordre, les Chirurgiens, quoique déjà trop

nombreux de beaucoup , ont encore abandonné à d'autres la plus grande partie de leurs fonctions. Presque tous les accouchemens se font par des femmes , qui , pour la plupart , sçavent à peine lire : il y a des gens qui , sous le nom de Herniaires , sont en possession de traiter les descentes. Les opérations qu'on fait sur les dents appartiennent aux Dentistes. Je ne sçai combien de Charlatans , soi disans Oculistes , courent la France : & dans nos Provinces , le peuple s'adresse aux Bourreaux pour la réduction des fractures & des luxations.

Tout le trouble vient donc , me dira quelqu'un , de ce que les Chirugiens abandonnent leur Art pour faire la Médecine. Seroit-il donc impossible de porter une loi qui leur en interdise l'exercice ? Mais , MESSIEURS , la loi est toute faite ; & quoique fort sage , elle ne sçauroit avoir d'exécution. Il y a dans Paris plus de six cens Citoyens qui , sans autre titre que celui de Chirugiens , vivent du produit de la Médecine : la Chirurgie n'en pourroit au plus employer qu'un cent ; comment ferez-vous subsister la multitude restante , si votre réglemeut s'exécute à la rigueur ?

Je sçai bien que les Athéniens avoient une loi qui défendoit à tout citoyen , sous peine de mort , de se faire traiter dans ses maladies par d'autres que par les Médecins avoués de la République : l'esprit de cette loi est très-bon ; il nous fait entendre que la vie de chaque particulier appartient à l'Etat , & que l'équité ne lui permet pas d'en disposer sans l'aveu de l'Etat lui-même : mais dans la constitution présente des choses , une pareille loi est évidemment impraticable parmi nous. Ce qui fait le mal c'est qu'il y a trop de Chirugiens ; il suffira donc d'en diminuer le nombre excessif : qu'on les force d'être lettrés , la chose se fera d'elle-même , & tout rentrera dans l'ordre.

Avec du bon sens & de l'équité , il n'est pas difficile à tout homme d'imaginer une loi juste & utile en apparence. Combien en avons-nous de cette espee qui sont sans vigueur ? Admirables en elles-mêmes , des obstacles insurmontables en empêchent l'exécution. Le grand art du Législateur est de mettre le peuple à portée de suivre comme de lui-même les loix qu'il lui prescrit.

Ainsi que les vertus , les vices se tiennent par la main ; & jamais un désordre ne manque d'en attirer un autre. Faites-y la plus légère attention , MESSIEURS , il ne vous sera pas difficile de sentir que celui dont nous nous plaignons , a dû rendre l'administration

des secours de la Médecine plus embarrassante , plus difficile , moins sûre , & qu'enfin tout le peuple a dû en être privé.

En effet , y a-t-il rien de plus embarrassant pour un Médecin que de discerner le vrai caractère d'une maladie qu'un traitement mal entendu aura forcé de prendre des symptomes différens de ceux qui lui sont naturels ? Dans les maladies graves , les momens sont précieux ; tout dépend des commencemens. Y a-t-il rien de plus difficile que de guérir , quand les instans qu'il falloit saisir pour entamer la guérison , sont perdus sans retour ?

Bien souvent le Malade est encore plus embarrassé que le Médecin : les conseils que celui-ci lui donne passent en revue devant le Chirurgien , qui , presque toujours hors d'état d'en pénétrer les raisons ni les motifs , pour se donner un air d'importance & de connoisseur , blâme ouvertement ceci , suspend son jugement sur cela , refuse souvent d'exécuter ce qui est prescrit , applaudit quelquefois d'une manière équivoque & propre à faire naître des doutes , & ne semble s'approcher du Malade que pour bannir de son esprit le calme & la tranquillité , si nécessaires pour la guérison ; les Assistans prennent de-là occasion d'excéder le Médecin de demandes importunes & ridicules , de doutes mal fondés , & vont quelquefois jusqu'à faire à ses ordonnances des changemens d'une dangereuse conséquence. Cependant le mal gagne ; le Médecin dérouteré s'efforce en vain d'y mettre obstacle ; & la mort qui vient terminer les jours & l'inquiétude du Malade , excite de vains regrets , sans faire naître le moindre remords dans le cœur de ceux qui l'ont fait descendre sous la tombe.

Qu'on juge d'après cette peinture fidelle , si parmi tant d'abus il peut y avoir de la sûreté dans l'administration des secours de la Médecine. C'est encore pis quand il s'agit des cas chirurgicaux ; alors la plus grande partie des Chirurgiens écarte ouvertement les Médecins ; ils prétendent pouvoir se suffire à eux-mêmes : autant les vrais sçavans sont modestes , autant les demi-sçavans sont-ils pleins de vanité. Les Chirurgiens nourrissent celle de leurs Eleves par leur exemple , & par des discours & des écrits dont le but est de leur persuader que leur Art est plus ancien & plus certain que la Médecine elle-même ; comme s'il n'étoit pas évident que les hommes ont observé les propriétés médicinales de leurs alimens , avant d'oser faire des opérations sur un corps de la structure duquel ils n'avoient pas la moindre idée ; comme si le Chirurgien étoit plus sûr de guérir par l'opé-

tation qu'il fait , que le Médecin par le purgatif qu'il ordonne. Il arrive , en conséquence de ces préjugés , que les Chirugiens affectent de dédaigner les conseils des Médecins : c'est pourtant , quoi qu'on en dise , des principes de la Médecine que la Chirurgie emprunte ce qu'elle a de certitude & de succès.

Enfin , quel est celui d'entre vous , MESSIEURS , qui refusera de convenir , que dans l'état actuel la Nation se trouve privée des bienfaits de la Médecine , quand il sçaura que les habitans de nos campagnes , ceux de nos petites villes , le bas peuple des grandes , & cette multitude infinie d'hommes utiles qui montent nos vaisseaux , n'ont , pour les secourir dans leurs infirmités , que des Chirugiens qui ne peuvent absolument sçavoir la Médecine , puisqu'il est de fait qu'ils ne l'ont pas étudiée.

Si tous les Chirugiens étoient forcés d'être lettrés , leur nombre excessif diminueroit insensiblement. Si dans le même tems ils se remettoient en possession des parties de leur Art , qu'ils ont mal à propos abandonnées , ils trouveroient dans le seul exercice de la Chirurgie de quoi s'occuper utilement pour eux & pour la patrie ; cet exercice les feroit exceller dans leur Art , & ils n'auroient ni le tems , ni l'envie d'aller troubler les Médecins dans l'exercice de leur profession ; ils auroient plus de science , par conséquent moins de présomption , & ils ne rougiroient point de prendre & de suivre les bons avis que les Médecins font en état de leur donner. Ceux-ci , d'autre part , rentrant dans leurs fonctions naturelles , ils seroient à même d'acquérir toute l'expérience dont ils ont besoin : assurés désormais d'une considération marquée & d'une subsistence honnête , un plus grand nombre de jeunes gens s'adonneroit à l'étude de la Médecine , & l'iroit pratiquer dans nos campagnes , dans nos petites villes , & sur nos vaisseaux ; l'administration des secours de notre Art redeviendrait aussi facile , aussi sûre qu'elle doit l'être ; enfin toute la Nation se ressentiroit de cette heureuse révolution ; elle jouiroit du précieux avantage de posséder des ministres de santé aussi parfaitement instruits que la foiblesse humaine le peut permettre ; & cette infinité de citoyens utiles , qu'une mort prématurée moissonne chaque année , conservés à la patrie , en feroient l'honneur , la force & l'ornement.

Mais je vois déjà la plupart d'entre vous , MESSIEURS , se récrier contre ce projet : je vous entends vous dire les uns aux autres , que s'il avoit lieu , nos campagnes & nos petites villes n'au-

roient plus de Chirugiens : eh ! c'est précisément ce que nous désirons. Les Chirugiens y sont inutiles , & même nuisibles ; ce sont les Médecins qui sont nécessaires dans ces lieux : les Barbiers continueroient à y faire les saignées ; & s'il survenoit des cas où les grandes opérations seroient nécessaires , les pauvres auroient toujours la faculté de se faire transporter aux Hôpitaux voisins , & les riches ne trouveroient aucune difficulté à faire venir auprès d'eux un Opérateur habile.

D'ailleurs , qu'on y réfléchisse , il n'y a dans tout ceci aucune innovation réelle : les Barbiers de nos campagnes peuvent ils , de bonne foi , être regardés comme des Chirugiens ? Où sont ceux d'entre eux qui osent faire les moindres opérations ? Relativement à la Chirurgie les choses sont donc en effet dans l'état que je propose ; & plutôt à Dieu , que par rapport à la Médecine , elles y puissent venir un jour !

Croyez-vous , me dira-t-on , que des gens lettrés , des Médecins , se déterminent jamais à s'aller ensevelir dans l'obscurité de nos campagnes ? Mais d'autres citoyens , également lettrés , des Ecclésiastiques respectables y vont bien. Quel est le Diocèse en France où les Evêques manquent de Sujets pour remplir les Cures de la campagne ? Il ne faudroit qu'un Médecin pour y faire le service dans l'étendue de six paroisses. Qu'on attache de la considération à ces places ; cela est aisé & ne coûte rien à l'Etat , & les Sujets ne manqueront pas : les hommes se tournent toujours du côté des distinctions ; elles ont plus de force sur leur esprit que l'intérêt lui-même.

Les conquêtes des Romains , leur domination immense , sont les objets qui frappent & qui éblouissent les yeux du vulgaire : l'excellence de leur administration politique , l'entente supérieure des plus petits détails du Gouvernement , la sagesse des Loix qui y ont rapport ; voilà ceux qui font l'admiration du Sage , & qui le forcent à regarder les Romains comme le peuple le plus digne de l'Empire de l'Univers. Or , ces hommes si éclairés avoient établi que dans chaque district , suivant son étendue , il y auroit un certain nombre de Médecins entretenus aux dépens du trésor public. Pourquoi seroit-il donc si difficile de former en France un pareil établissement ? Quoi ! la plus petite de nos villes , par un zèle mal entendu , fournira sans peine aux besoins de trente ou quarante oisifs , qui ne vivent que pour eux , & l'on voudra nous persuader qu'elle seroit foulée d'entretenir un seul homme utile ,

un Médecin , qui vivant pour ses concitoyens , en seroit le conservateur & le pere ?

Je m'attends bien encore qu'on ne manquera pas de m'objecter que les Chirurgiens lettrés ont laissé tomber leur Art , & que ce sont les Barbiers qui l'ont relevé : mais n'est-il pas naturel de présumer que l'anéantissement des anciens Chirurgiens lettrés servira d'exemple & d'avertissement à leurs successeurs , & qu'il les engagera à tout mettre en usage pour se garantir d'un pareil sort ?

Quant aux Barbiers , c'est bien injustement qu'on leur attribue la gloire de la restauration de la Chirurgie ; cet honneur n'est dû qu'aux Docteurs de cette Faculté : sans les leçons de ces Maîtres illustres , qu'auroient fait les Barbiers ? Ils n'ont été que les simples instrumens , & non les causes du changement favorable que leur état a éprouvé.

L'exemple de quelques-uns d'entre eux , & surtout celui du célèbre Paré & de M. Petit , prouve , il est vrai , qu'il est quelquefois possible de devenir bon Chirurgien sans être lettré : mais ce qui n'arrivoit que rarement , ce qui faisoit un phénomène , arrivera presque tous les jours , & ne sera plus qu'une chose ordinaire.

Colbert , ce génie né pour le bonheur de la France , ce protecteur zélé des Arts , des Sciences & des Talens , ce Ministre patriote , actif , intelligent , à qui le siècle de Louis XIV. doit la plus grande partie de son lustre & de son éclat , le grand Colbert étoit si peu lettré , qu'il n'entendoit pas même la langue Latine : ne seroit-il pas ridicule d'inférer de cet exemple , qu'il seroit nécessaire d'interdire l'étude des Lettres à ceux qui sont appelés au gouvernement des Nations ? Boursaut n'a pû se former sur les grands modèles de l'antiquité , dont il ignoroit les langues ; en sçut-il moins se faire un rang parmi les Ecrivains élégans , & les Poètes les plus aimables ? faudra-t-il donc pour cela regarder comme inutile l'intelligence du Grec & du Latin ? De semblables exemples , tout brillans qu'ils sont , ne font point une règle ; ils ne sont que des exceptions à celle qui est établie.

Qu'on ne murmure donc plus contre le partage de la Médecine ; il est inséparablement lié au bien de l'humanité : c'est l'abus qu'on en a fait qui nous a privés des avantages que nous devons en attendre. Vous connoissez le moyen unique de le faire cesser ; c'est à vous, JEUNES ELEVES , à le mettre en pratique. Si l'étude des Lettres a formé votre esprit & vos cœurs , vous ferez en éta de

sentir , de goûter & de suivre les grands principes de toute société humaine ; vous aurez horreur de l'esprit de vertige , qui fait laisser son héritage inculte pour ravager le terrain d'autrui ; vous détesterez l'orgueil de ceux qui aiment mieux laisser périr leurs concitoyens , que de les sauver en faisant un léger sacrifice de leur amour propre : amis de l'ordre vous ne rougirez point de vous borner à votre Art ; vous l'enrichirez de nouvelles découvertes ; citoyens utiles vous serez honorés & chéris de votre patrie , & vous éprouverez cette joie si vive & si pure dont les seuls bienfaiteurs du genre humain jouissent , que rien n'altère jamais , qui l'emporte sur tous les autres biens , & qui sera toujours le prix le plus doux & le plus flatteur des travaux d'un homme vertueux.

... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse

... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse
... de la vieillesse de la vieillesse de la vieillesse